

Pourquoi l'alcool est une affaire d'hommes

Nombre de buveurs excessifs se façonnent leurs propres repères de consommation, supérieurs aux normes admises. Un discours viril souvent emprunté à la tradition familiale, peu perméable à la prévention, indique une enquête de l'INPES.

C'est un fait acquis : l'alcool, comme d'autres psychotropes, est recherché pour ses effets désinhibants, relaxants, euphorisants, pour la convivialité qu'il instaure... Et pourtant, parmi les substances psychoactives, l'alcool fait toujours figure d'exception : en France, les motifs d'en consommer tiennent aussi à son enracinement dans la culture nationale et dans l'imagerie traditionnelle... des hommes ! C'est là l'un des enseignements de l'étude qualitative sur les « Représentations et attitudes des hommes face à l'alcool » réalisée par l'INPES, qui a mené l'enquête en 2002 auprès de consommateurs réguliers excessifs¹. Cette étude avait pour objectifs de comprendre leurs motivations profondes et de dénouer les fils d'une forte résistance à la prévention.

Hommes et alcool, un attachement identitaire

L'enquête confirme la dimension affective de la relation entre les hommes et l'alcool... Et, parce qu'elle s'inscrit dans le temps, cette relation participe à la construction de l'identité masculine. Cela apparaît à plusieurs niveaux : pour la plupart des hommes interviewés, l'alcool est d'abord fortement associé à la tradition familiale, dans laquelle la figure du père joue un rôle important. En effet, l'initiation à la consommation d'alcool est, et continue d'être, le plus souvent vécue comme un rituel familial qui marque significativement l'entrée dans le monde « adulte », la reconnaissance par les pairs, l'affirmation de soi. L'apprentissage du « savoir boire » et du plaisir de la consommation, les connaissances que l'on développe autour de certaines

boissons font partie de l'héritage paternel. La figure du père constitue donc un modèle auquel le jeune, ou l'adulte, se réfère pour définir sa propre consommation, que ce soit pour l'imiter ou pour s'en émanciper. Ainsi, dans sa dimension généalogique, l'alcool

exerce une fonction de consolidation identitaire et masculine, de lien entre les générations.

Avec le temps, l'alcool demeure une affaire d'hommes : il est l'outil et le signe d'une appartenance à cette fra-

trie et du lien entre amis, collègues ou membres de la famille... Et, si la relation ne s'étirole pas, c'est qu'elle se nourrit d'images et de dictons populaires, de références communes et partagées telles que les films de Sautet, le personnage de Gainsbourg, ou encore certains slogans publicitaires devenus légendaires : « du pain, du vin, du Boursin »...

Il faut savoir boire pour être un homme

Les poncifs et les schémas socio-culturels concernant les rapports des hommes à l'alcool ont la vie dure et la masculinité reste étroitement associée à la consommation d'alcool. En revanche, les attributs de cette nouvelle virilité semblent s'être déplacés : plutôt que dans la résistance physique ou le sentiment d'invincibilité, celle-ci réside dans la maîtrise de soi. Être un homme, c'est avoir une bonne connaissance de ses limites et savoir se contrôler. Mais que l'on ne s'y méprenne pas, chez les buveurs excessifs, cette attitude virilisante sert de prétexte à un discours subjectif, souvent erroné, concernant leur propre consommation : la connaissance de soi l'emporte sur le savoir objectif des risques liés à l'excès, et la limite, loin d'être associée à des valeurs chiffrées, devient fluctuante, relative : la limite, c'est celle que l'on se donne.

L'impossible objectivité ?

Attachement identitaire à l'alcool d'un côté, sentiment d'être un homme responsable de l'autre : ce sont là deux obstacles majeurs à l'appréhension objective de l'excès et de ses dangers. Dès lors, chez ces buveurs excessifs, la gestion de la consommation au quotidien répond à certains mécanismes de déni et de mise à distance du risque.

Les hommes ont d'abord tendance à minimiser leur propre consommation, qu'ils ont du mal à évaluer lorsqu'on les interroge. La tâche leur est d'autant plus difficile qu'ils distinguent les bons des mauvais alcools : entre tous, le vin jouit d'un statut particulier ; tranquillisant, inoffensif, voire bénéfique

pour la santé, il pourrait presque être consommé à volonté !

D'où une réelle incrédulité face aux seuils objectifs de trois ou quatre verres quotidiens, pour toutes les boissons alcoolisées. Quoi qu'il en soit, réduire leur consommation de vin impliquerait, chez ces consommateurs, des changements trop profonds de mode de vie, la fin du plaisir et de la convivialité.

Les croyances collectives qui banalisent et légitiment la consommation excessive, ainsi que les stéréotypes éculés qui n'associent le danger qu'à l'ivresse ou à la dépendance, renforcent la forte résistance aux messages de prévention propre aux buveurs excessifs. Il faudrait de surcroît y ajouter une méconnaissance des effets – méfaits – de l'alcool sur le corps.

Enfin, persuadés d'être responsables et modérés, ces consommateurs font preuve d'un certain pragmatisme qui les conduit à déployer des stratégies personnelles de régulation ou d'évitement du risque : désigner dans leur entourage des personnes vigilantes pour les surveiller ou les raccompagner lors-

qu'ils seront sous l'emprise de l'alcool, s'adonner au « bien boire » en privilégiant la qualité et la régularité, procéder à des examens médicaux assez réguliers, etc. En réalité, ces formes d'auto-contrôle déculpabilisent certains (hommes) de leurs excès et, insidieusement, les confortent dans des comportements à risque.

En résumé, l'ancrage des habitudes, le poids des représentations, la répétition de certains comportements entre les générations, tous les motifs énoncés par les consommateurs excessifs dessinent une tendance quasi généralisée : il y a, chez ces hommes, une très forte résistance à l'idée de réduire leur propre consommation.

Tania Rosilio

Chargée d'études,

Direction des affaires scientifiques, INPES.

1. Étude qualitative exploratoire INPES/Sorgem. Représentations et attitudes des hommes face à l'alcool, juillet 2002. L'échantillon était constitué de cinquante hommes âgés de 25 à 60 ans, consommant plus de trois ou quatre verres quotidiens.

Femmes, alcool et parité

La fabrication des boissons alcooliques et leur consommation ont, le plus souvent, été liées à des traditions viriles. Dans la civilisation gréco-romaine, l'ivresse était assimilée à une possession par le dieu du Vin, les femmes n'étaient donc pas autorisées à le consommer. Elles étaient punies sévèrement par le droit romain si elles ne respectaient pas ces interdictions. Les transgressions possibles étaient limitées au temps des bacchantes ou se plaçaient dans l'espace imaginaire de la tragédie. Cette attitude a persisté, en particulier dans les sociétés latines – où la virilité se mesure à la capacité à « tenir l'alcool ». Est-ce à dire que les sociétés anciennes avaient une prescience de la vulnérabilité de la femme et du rôle délétère que l'alcool pouvait jouer pendant la grossesse ? Tout au plus, peut-on lire dans cette attitude la peur des conséquences de la désinhibition, en particulier sexuelle, due à l'alcool.

Dans le monde anglo-saxon, un rôle social particulier a souvent été donné aux femmes : contrôler l'alcoolisation des hommes. Elles ont exercé ce rôle collectivement – par l'organisation de sociétés de tempérance ou le vote de lois de prohibition – et personnellement au sein de leur famille.

Aujourd'hui, les femmes aussi sont viticultrices, œnologues et sommelières. Elles sont aussi accusées de boire davantage qu'avant et de présenter plus de problèmes avec l'alcool. Ce constat est inexact, il est fondé sur le fait que les femmes demandent plus souvent de l'aide qu'avant. Au vu des résultats des études scientifiques, on peut seulement affirmer que les femmes boivent différemment, plus ouvertement. Certaines revendiquent de pouvoir boire « comme les hommes ». Les femmes contemporaines enfreignent ainsi une ancienne interdiction selon laquelle elles ne peuvent en aucun cas « boire » autant que les hommes, étant biologiquement bien plus vulnérables à l'alcool.

Michel Craplet

► Pour en savoir plus

L'étude de l'INPES « Les hommes et l'alcool » peut être téléchargée dans son intégralité sur le site de l'INPES : www.inpes.sante.fr.